

A la Liberté publique ,  
dithyrambe, par Édouard  
Corbière

Corbière, Édouard (1793-1875). A la Liberté publique , dithyrambe, par Édouard Corbière. 1819.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisationcommerciale@bnf.fr](mailto:utilisationcommerciale@bnf.fr).

**A LA LIBERTÉ**

**PUBLIQUE.**

**DITHYRAMBE.**

*St Ve*

*40868*



IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

# A LA LIBERTÉ PUBLIQUE.

DITHYRAMBE.

Vous pouvez. . . . .

Et faire encor fleurir la liberté publique

Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

(BRUTUS, Act. 1<sup>er</sup>.)

PAR ÉDOUARD CORBIÈRE.



PARIS,

MADemoiselle DONNAS, RUE SAINT-MARC, N<sup>o</sup>. 10,

AU CABINET DE LECTURE.

SEPTEMBRE 1819.

Y<sup>+</sup> Ye

40868

---

## AUX HABITANS DE BREST.

---

**D**ANS vos bras fraternels, en recevant la vie,  
Instruit par votre exemple à respecter nos droits,  
Je puisai parmi vous, amans de la patrie,  
La haine des tyrans et l'amour de nos rois.  
Quand l'hydre des partis se traînait sur la France,  
Et portait la terreur dans nos cœurs interdits,  
Protecteurs indulgens de mes efforts hardis,  
Comme vous, méprisant une lâche vengeance,  
J'osai, vous le savez, dans mes libres écrits  
Aux yeux de nos tyrans fêter l'Indépendance.  
Mais de l'astre éclipsé de notre liberté,  
Un monarque équitable a ramené l'aurore;  
Et, sous les doux rayons du jour qui vient d'éclorre,  
Je chante le bonheur que la France a goûté.  
Formé par vos vertus, mon esprit, libre et sage,  
Consacre les bienfaits que tous nous bénissons.  
Je vous offre mes chants; mes vers sont votre ouvrage,  
Et je rends à vos cœurs le fruit de vos leçons.

ÉD. CORBIÈRE

---

# A LA LIBERTÉ

## PUBLIQUE.

DITHYRAMBE.

---

**I**DOLÉ des grands cœurs, auguste LIBERTÉ,  
Je ne viens point, par des vœux homicides,  
Sur ton autel ensanglanté,  
Exciter le démon des factions avides :  
Je ne viens point, d'une coupable voix,  
Exhaler ces fureurs que la rage respire,  
Et demander, dans un affreux délire,  
Les larmes de la France et le meurtre des rois.  
Assez long-temps le sol de la patrie  
A fumé d'un sang précieux !  
Assez long-temps la hideuse Anarchie,  
Sur le trône d'airain qui fatiguait nos yeux,  
En imitant ta voix chérie,  
A commandé le crime à nos bras furieux.  
Ah ! toi-même descends pour essuyer nos larmes :  
Montre ton front céleste à nos yeux satisfaits :



Par la main de LOUIS transmets-nous tes bienfaits,  
Et dans son équité fais-nous bénir tes charmes !

Quand des premiers rayons de ton astre nouveau  
Les Français triomphans adoraient l'influence,  
Sur ton sein, LIBERTÉ, je reçus la naissance,  
Et ton aurore éclaira mon berceau.

Mais de nos jeunes destinées  
Le temps vint désunir le cours ;  
Et j'ai traîné mes premières années  
Long-temps après tes derniers jours.

A peine au matin de ma vie,  
J'ai vu tes enfans consternés  
Ouvrir tes temples profanés  
A l'odieuse tyrannie

Que proclamaient nos frères prosternés.  
Et ces Républicains, dont l'âpreté romaine  
De notre antique joug abhorraient le fardeau,  
Je les ai vus baiser une nouvelle chaîne

Dans la main d'un maître nouveau !

Pour nous, faibles dépositaires  
Du feu sacré de notre LIBERTÉ,  
Nous laissions nos coupables frères  
Éteindre avec impunité

Ce feu qu'en expirant nous transmirent nos pères,  
Et que leur sang avait trop acheté !

Ainsi le fruit de leur courage,  
Le prix de ce sang généreux



Versé pour affranchir leurs paisibles neveux  
 Du frein d'un antique esclavage ;  
 Tout fut perdu dans ce jour malheureux  
 Où la main d'un héros coupable  
 Nous présenta cette chaîne effroyable  
 Que venaient de briser nos pères vertueux.  
 Malheureux Catons de notre âge ,  
 Imprudens vengeurs de nos droits ,  
 Pourquoi dans votre aveugle rage  
 Proscrire la tête des rois ,  
 Pour ne changer que d'esclavage  
 En vous rangeant sous d'autres lois ?  
 Fallait-il donc d'un parricide  
 Abandonnant sitôt les fruits ,  
 De la pourpre arrachée à nos maîtres détruits ,  
 Revêtir un consul avide ?  
 En vain son bras victorieux ,  
 Après avoir servi vos vœux ,  
 De l'État réclamait les rênes plus puissantes ;  
 Français , dans des mains triomphantes ,  
 Le sceptre d'un despote est-il moins odieux ?  
 Près des débris de notre monarchie ,  
 Pouvions-nous élever , sans honte et sans effroi ,  
 Le trône de la tyrannie  
 Sur la terre où fumait encor le sang d'un roi ?  
 Peuple aveuglé , foule idolâtre ,  
 Et qu'importait le nom de l'heureux oppresseur  
 Qui sous le joug prétendait nous abattre !

Sylla, paré du nom de *Dictateur*,  
 N'est à mes yeux qu'un monstre plein d'horreur,  
 Et sous le nom de *Roi*, je révère Henri-Quatre.  
 Des humains avilis implacables fléaux,  
 Qui triomphez de notre ignominie,  
 Inventez des titres nouveaux  
 Pour déguiser la tyrannie ;  
 Vous avez dessilé nos yeux  
 Qui percent votre ingratitude ;  
 Et sous vos dehors captieux  
 Nous devinons la servitude.

Sur les pas du héros dont le sceptre d'airain  
 Fatiguait la France asservie,  
 Deux fois j'abandonnai ma vie  
 Aux foudres des combats qui menaçaient mon sein.  
 Deux fois, dans les jours du carnage,  
 Mon jeune sang a rougi nos drapeaux ;  
 Et mes yeux, obscurcis d'un funèbre nuage,  
 Voyaient avec regret couler, pour un héros,  
 Ce sang que seul je devais à la France.  
 Rappelé par degrés à ma triste existence,  
 Un serment solennel, au sein de la douleur,  
 S'échappa malgré moi de ma bouche affaiblie :  
 « O Ciel qui me rends à la vie,  
 » Sur mes jours, m'écriai-je, épuise ta rigueur,  
 » Si ce reste de sang que renferme mon cœur  
 » Coule pour affermir l'affreuse tyrannie ;

» Et si, pour un mortel, je prive ma patrie  
 » D'un bras qui ne devrait venger que son honneur! »

Hélas! pourquoi, dans leur noble carrière,  
 Nos héros, revenus du même égarement,  
 N'ont-ils pas, du même serment,  
 Formé l'engagement austère!

Fiers martyrs de l'ambition,  
 Quand nos soldats vainqueurs subjuguèrent l'Ibérie,  
 Ils croyaient en frappant venger notre patrie,  
 Et ne hâtaient que sa destruction.

Ah! si leurs âmes magnanimes  
 De la France alarmée avaient su les douleurs,  
 Sans doute, de César moins dociles victimes,  
 Ils eussent détesté ses guerrières fureurs,  
 Et n'auraient pas servi ses vœux illégitimes.

Mais éblouis par des succès trompeurs,  
 Dans le délire des conquêtes,  
 En soumettant le monde ils couronnaient leurs têtes  
 De lauriers que la France arrosait de ses pleurs.

Tu n'étais plus, ô LIBERTÉ sacrée,  
 Celle que nous vengions au bord du Mincio;  
 Et le vainqueur de Marengo,  
 En faisant triompher ta cause révérée,  
 Nous forgeait une chaîne auprès de ton berceau.

Soutiens de notre indépendance,  
 Puissiez-vous désormais, instruits par vos revers

Et la publique expérience ,  
 Ne plus voler au bout de l'univers ,  
 Pour rapporter dans notre France  
 Et vos triomphes et des fers !

Ah ! de la LIBERTÉ qu'avec transport je chante ,  
 Puis-je ne pas sentir le magique ascendant !  
 Mon père , il m'en souvient de ce fatal instant ,  
 Ce moment du trépas où ma bouche brûlante  
 Collait encor , sur ta main défaillante ,  
 De longs baisers d'amour et de douleur .  
 J'entends encor sur ta lèvre expirante  
 Ces mots derniers que m'adressait ton cœur :  
 « Console une mère chérie ;  
 » Que ton seul guide soit l'honneur ,  
 » Et ton idole , la PATRIE ! »  
 Ces mots ont décidé du reste de ma vie .  
 Mon devoir est tracé , j'accomplis mes destins .  
 S'il faut pour te chanter , ô LIBERTÉ chérie ,  
 Sous des liens de fer joindre mes jeunes mains ,  
 J'affronte un tel danger : douteux , je le défie ;  
 Je braverais pour toi des périls plus certains .  
 L'exil le plus affreux , l'ancre le plus sauvage ,  
 A mes yeux perdraient leur horreur ,  
 Si , loin des lieux où rampe l'esclavage ,  
 Celui qui m'eût proscrit n'oppressait plus mon cœur .  
 Mais dans ces palais d'or , où la basse contrainte  
 Souille le front de ces souples flatteurs ,



Qui, sur les pas de leurs vains protecteurs,  
 Répandent un encens préparé par la crainte,  
 Mes jours se flétriraient, consumés par l'ennui;  
 Et, fuyant les langueurs d'une fausse opulence,  
 Mes vœux demanderaient encor mon indigence  
 Et cette LIBERTÉ dont mon âme a joui.

Mais de la LIBERTÉ peindrai-je la puissance  
 Sans retracer vos travaux immortels,  
 Grands hommes dont les soins hâtèrent sa naissance,  
 Vous qui devez partager ses autels!  
 Voltaire, toi que le génie adore,  
 Fais passer en mon cœur le feu qui t'embrasa!  
 Dans tes brûlans écrits que mon âme dévore,  
 J'ai pensé ces vertus que ta plume traça.  
 La haine des tyrans, l'amour de la patrie,  
 Et le mépris des prêtres furieux,  
 Voilà les fruits délicieux  
 Dont mon enfance s'est nourrie.  
 Et toi qui, méprisant les fers  
 Que t'apprêtait le despotisme,  
 Osas, la foudre en main, poursuivre sur les mers  
 Ces apôtres du fanatisme  
 Qui se traînaient au bout de l'univers;  
 Reçois, Raynal, l'hommage de mes vers!  
 En vain le sultan de la France  
 Immolait ta franchise au zèle des dévots;  
 Les monumens de ta mâle éloquence

Échappant à sa défiance ,  
 Sur l'aile du génie avaient franchi les flots ,  
 Et , des simples colons éclairant l'ignorance ,  
 Faisaient d'un peuple esclave un peuple de héros.

Mais tandis qu'aux bords du Mexique  
 On offre un culte à tes mânes chéris ,  
 De nos prêtres outrés la rage apostolique  
 Livre tes immortels écrits  
 Aux bûchers allumés par leur bande mystique.

Vœux puérils , efforts trop vains !  
 Au moment où le feu dévore  
 Quelques feuillets empreints de tes nobles burins ,  
 Sous ses presses de fer l'art reproduit encore  
 Les fruits éclos de tes fertiles mains.

Et vous qui volez à la gloire ,  
 Sous l'étendard de ces guides fameux ,  
*Janjuinais* et *Constant* , vos écrits généreux  
 Vont enrichir la muse de l'histoire ;

Et sur les tables de mémoire  
 La France avec respect inscrit vos noms heureux.  
 Des volontés du ciel généreux interprètes ,  
 Oracles de l'humanité ,

Écartez de nos jours les publiques tempêtes ,  
 Et , sous l'ombrage cher d'un trône respecté ,  
 Cueillez sans cesse pour nos têtes  
 Les fleurons de la LIBERTÉ.

Et vous , amans enthousiastes  
 De Polymnie et d'Érato ,

Faites redire au double écho  
 Ces noms français que sur nos fastes  
 Nous montre le doigt de Clio.

Entraîné sur vos pas, je n'ai que mon audace;  
 Et ce luth impuissant que fatiguent mes doigts,  
 En vain, pour embellir les accens de ma voix,  
 Y mêle des accords dédaignés au Parnasse.

Mes faibles chants aux Français consacrés,  
 A leurs cœurs généreux ne se font point entendre ;  
 La gloire sur mon front ne daigne pas descendre  
 Pour couronner mes travaux ignorés.

Mais, satisfait d'offrir dans le silence  
 Des poétiques fleurs à ces dieux que je sers,  
 Je porte avec respect le tribut de mes vers  
 Aux protecteurs de mon indépendance.

Inutile martyr de cette LIBERTÉ

Dont je fais mon unique idole,  
 Je ne veux pas, d'une palme frivole,  
 Flatter ma jeune vanité.

On ne voit plus fleurir au Capitole  
 Des civiques lauriers le prestige flatteur :  
 Mais mon cœur est content. Le vrai zèle s'immole  
 Sans exiger le prix de son ardeur.

